

Château de Lisle-en-Rigault, Meuse

-Alors, Souris. Tu as enfin réussi à l'avoir, ton BTS ?

-J'm'appelle Gaby. Et j't'emmerde.

Gabrielle éprouva un intense plaisir à entendre l'exclamation scandalisée d'Alex. Son attitude protectrice commençait sérieusement à l'agacer, et utiliser un langage outrancier permettait au moins d'évacuer sa frustration.

Ce n'était pas juste, elle avait fait ce qu'elle avait pu pour l'avoir, ce fichu diplôme ! Mais faire tourner correctement l'exploitation agricole demandait trop de temps, et les soucis d'argent n'avaient jamais fait bon ménage avec les révisions. Evidemment, Alex, quant à lui, ne devait pas connaître l'influence du compte en banque sur la concentration.

Elle saisit d'un geste brusque son verre et observa les deux garçons, s'appuyant sur le dossier de sa chaise. Son frère regardait le maître des lieux avec une expression d'excuse, comme s'il pouvait être déclaré responsable des débordements verbaux de sa petite sœur. Alex, lui, la fixait avec son éternelle figure réprobatrice, comme si il n'avait pas entendu mille fois pire dans sa vie.

Quoique, ce pouvait être vrai. Sa famille n'était pas du genre à s'épancher à l'aide de jurons. A part « sapristi » et « nom d'une pipe ». Et elle doutait qu'il en ait entendu plus dans les écoles huppées qu'il avait fréquentées.

Pas pour la première fois, elle s'interrogea sur ce qu'il pouvait bien trouver à la compagnie des enfants Dutreille. Même leur nom sonnait vulgaire. Comme on dit, ils étaient des gens du commun, des gens du peuple. Du bas-peuple. Du *très* bas-peuple, d'ailleurs, depuis quelque temps. Ils avaient repris l'exploitation de leurs parents, mais celle-ci était perpétuellement au bord du gouffre et suffisait à peine à assurer leurs besoins les plus basiques.

Elle ne pouvait s'empêcher la comparaison avec le niveau de vie affiché ici : la terrasse du château était -comme d'habitude- impeccable, le gravier ratissé, les topiaires taillées avec un soin maniaque.

C'était une question de standing, lui avait avoué en riant Alexandre un jour de promenade, lorsqu'elle s'était extasiée sur le travail des jardiniers. Elle grinça des dents. Bien sûr, les Guillot-Sancy avaient un *standing* à entretenir. Les habitants du village, les roturiers, entretenaient leur maison et leur famille. Les gens comme Alex, eux, entretenaient leur *standing*. Avec des topiaires et des châteaux Renaissance. Et aussi des costumes sur-mesure, quand ils étaient trop vieux pour porter la culotte courte de bon ton.

Le téléphone sonna quelque part dans le château, et Alex se leva avec un sourire d'excuse, se dirigea vers la double porte qui donnait sur le jardin.

Fabrice se tourna brusquement vers elle, furibond.

-Mais ça va pas, faut te faire soigner ! Qu'est-ce qui te prend d'être aussi agressive avec les gens ? Qu'est-ce qu'il t'a fait, tu peux me dire ?

Il se pencha vers elle par-dessus la table. « Je peux te rappeler que ce type possède la moitié des terrains qu'on loue ? Tu vas faire quoi s'il nous les retire ? Ça te dérangerait d'être polie ? »

Gabrielle sentit les larmes lui monter aux yeux. Voilà donc pourquoi il cherchait à renouer cette amitié d'enfants insouciantes qu'ils avaient connus, avant de comprendre le pouvoir de l'argent. C'était perdu d'avance. Les gens comme eux ne fréquentaient pas des types comme Alex. Un paysan n'avait rien à faire chez un héritier richissime, même gentil. Il était temps que son frère s'en rende compte.

-Fabrice, la seule relation qu'on peut avoir avec lui, c'est le paiement du fermage. Point. C'est fini tout ça, les ballades, les parties de pêche à l'étang, les pétards le quatorze juillet... Fini !

Enoncer cette pure vérité fit couler les larmes qu'elle retenait à grand peine depuis quelques minutes. « Tu sais, frérot, quand on est comme nous, on reste à sa place. Tu ne vois pas que tu le déranges, à débarquer ici, au nom d'une vieille amitié de gosses qui date d'il y a douze ans ! Ça fait longtemps qu'il a compris de qui il est le fils ! Et ça fait longtemps que tu devrais l'avoir compris aussi ! Tu n'as pas vu la Ferrari ? Le costume ? Tu ne l'as pas entendu décrire en rigolant les starlettes, les actrices, toutes ces nanas qui lui tournent autour ?

Brusquement, Gabrielle s'aperçut du ton désespéré de son discours. Les yeux écarquillés, elle contempla son frère qui la regardait bouche bée.

-C'est donc ça... murmura-t-il. Tu es jalouse!

La panique submergea la jeune femme. Cela faisait si longtemps qu'elle cachait à tous ce bégain ridicule. Elle mourrait de honte si Alex l'apprenait. Justement, les pas sur le gravier signalèrent que celui-ci revenait. Il était hors de question qu'il la voit dans cet état, sinon il allait la questionner toute la journée, jusqu'à ce qu'elle avoue. Alors elle s'enfuit lâchement, en crachant à son frère au passage une promesse de l'écorcher vif si Alex entendait parler de quoi que ce soit.

« Souris ! Qu'est-ce qui se passe ? Il y a un problème ? » Cria la voix familière aux intonations de velours.

Mais Gabrielle aurait encore préféré crever plutôt que se retourner, et elle traversa en trombe le hall d'entrée, dégringola les degrés de pierre du perron, courut jusqu'à la grille et s'enfuit jusqu'à la ferme.

Exactement comme Cendrillon, songea-t-elle cyniquement en ouvrant la porte. Sauf qu'il n'est pas minuit, et que les pantoufles de verre du conte sont devenues des bottes en caoutchouc.

Secouant la tête pour évacuer les pensées ridicules qui lui venaient, elle agrippa un seau et partie s'occuper du cheptel. Dans la vraie vie, la vie en dehors du cercle d'Alexandre Guillot-Sancy, l'apéritif venait quand il vous restait du temps pour le préparer. Et donc, pas au beau milieu de la journée, alors que 24 heures n'étaient même pas suffisantes pour abattre tout le travail nécessaire. Pourvu que Fabrice revienne bientôt.

Elle trimait depuis une ou deux heures quand Alexandre apparut à l'entrée du bâtiment d'élevage. Gabrielle nettoyait une partie du sol. Son frère était réapparu peu après qu'elle se soit enfuie, un air déterminé sur le visage, et s'était immédiatement attaqué à la vieille pompe de la cour, s'échinant dessus comme si sa vie en dépendait. La fréquentation d'Alex lui avait toujours fait cet effet. Comme si il ne pouvait se résigner à subir les aléas de sa vie d'agriculteur, après avoir vu ce fils de bonne famille réussir tout ce qu'il entreprenait.

-Bouge pas. J'arrive.

Gabrielle fourragea dans ses cheveux, consciente du côté misérable de sa tenue. Une vieille salopette, un pull troué, des bottes plastiques... Elle se sentait laide et crasseuse. Elle se dirigea tout de même vers la porte du hangar, en soupirant.

Même au seuil d'un bâtiment rempli de bétail, les pieds dans la terre détrempée du champ, il avait encore l'allure du parfait play-boy de magazine de mode. Le costume aidait beaucoup (quelle idée d'aller dans une ferme avec un costume !) mais Alex avait de toute façon toujours eu le physique et la prestance d'un mannequin. Les cheveux étaient d'un banal châtain, mais tout le reste était à tomber, avec des yeux noirs qui vous regardaient -le plus souvent- par en-dessous, une bouche sensuelle à l'éternel pli ironique, une attitude nonchalante de l'homme qui maîtrise sa vie.

Depuis qu'il avait grandi, elle ne l'avait plus vu torse nu, mais elle se souvenait tout de même d'une baignade à l'étang lorsqu'ils étaient adolescents, et c'était sans doute cet instant qui l'avait fait voir autrement qu'en camarade de jeu... Le torse luisant d'eau, les muscles qui jouent souplement sous la peau...

Il arborait un air déterminé qui n'augurait rien de bon. Elle se dirigea vers lui, appréhendant la suite.

-Allez, dégoise, attaqua-t-elle en se plantant devant lui. Qu'est-ce que tu veux ?

Agacé par le vocabulaire, il répondit sur le même ton agressif. « Pourquoi te sens-tu obligée d'être aussi vulgaire en me parlant ? »

-Parce que ça te perturbe, rétorqua-t-elle aussi sec. Et tout ce qui peut te faire descendre de ton piédestal est le bienvenu.

-Gabrielle. Il avait prononcé son nom comme un professeur devant un élève récalcitrant. Elle se moquait bien de ces explications. Gabrielle, si tu étais moins têtue, tu reconnaitrais que je n'ai aucun sentiment de supériorité. Par contre, toi, tu as un sacré complexe d'infériorité. C'est flagrant. Et c'est pénible aussi. Qu'est-ce qui peut bien t'empêcher de me traiter comme le fait ton frère ?

Elle aurait bien voulu lui jeter à la figure que son frère n'était probablement pas amoureux de lui, mais se contenta d'un geste agacé de la main.

-Finissons-en, tu veux ? Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Il hésita, manifestement indécis, dansant d'un pied sur l'autre d'un air gêné. Elle ne se rappelait pas l'avoir jamais vu aussi embarrassé.

-Euh, je me demandais... L'étang... Il est toujours là ?

-Non, il s'est envolé quand t'avais le dos tourné!

L'expression crispée de son interlocuteur incita Gabrielle à tempérer un peu la rudesse du propos : « Ouais, bon, excuse, tu veux ? Oui, l'étang est toujours là. Elle ajouta avec un sourire en coin : « et il est toujours interdit à la baignade, mais cela ne t'as jamais trop dérangé, non ? »

Il se redressa, bomba le torse d'un air hautain, répliqua : « Oui, mais vous comprenez, ma chère, j'ai désormais un rang à tenir. Il me semble quelque peu inopportun de contrevenir à la loi. Toutefois, nous pourrions si vous le désirez... (Il acheva dans un affreux patois) nous plonger un peu l'arrière dans c'te baignoire, pis mort aux vaches, hein ?

Riant de bon cœur, Gabrielle s'adossa à la porte du hangar. « Ok, champion, mais ce soir. Là j'ai du boulot à abattre avant la traite, et j'ai en plus une vache qui ne va pas au mieux. »

-Tu veux de l'aide ?

-Eh, Alex, je ne sais pas si t'as remarqué, mais t'es pas habillé pour !

Mais l'héritier Guillot-Sancy retirait déjà sa veste, plus excité qu'un gosse à qui on aurait permis par miracle de jouer dans la boue. « Allez s'il te plaît, Gaby, sois gentille ! Si tu crois que je m'amuse tous les jours ! La prochaine fois que j'aurais le droit d'approcher une vache, je serais un président en visite au salon de l'agriculture ! S'il te plaît ! »

-Et ton costume ?

-Rien à fou... euh, à faire.

Bof, s'il avait décidé de s'encailler, autant qu'elle en profite pour travailler moins. En gagnant autant.

-Allez, affreux bourgeois capitaliste, rentre !

Elle s'écarta de la porte, et lui désigna les stalles d'un geste large.

-Merci !

Et Alexandre, jetant sa veste dans l'abreuvoir rouillé devant le bâtiment, pénétra dans le hangar en caracolant. Quel pitre.

-Viens là !

-Non ! Non, arrête ! Argllll..ouglou... arpf ! Ark eurk... Eurf !

A moitié noyée, Gabrielle remonta sur la berge.

-S'pèce de salaud.

-Voyons, ce n'est pas un langage pour une jeune fille ! Et reviens ici, la bataille n'est pas finie !

-Pouce ! Je me rends, je me rends !

Essoufflée, la jeune fille s'écroula sur le sol herbeux. Elle avait beau soulever des balles de foin toute la journée, et lui rester derrière un bureau, elle n'avait pas fait le poids dans la bataille. C'était déjà sa cinquième tasse, elle jetait l'éponge. Tant pis, elle aurait un gage.

Avachie dans l'herbe haute, elle fixa Alexandre qui gesticulait dans l'eau en criant victoire.

-Ouais, ça va hein, arrête ton cirque. Et viens ici, tu me donnes le tournis à tournicoter comme ça.

Alexandre se dirigea vers le bord, se hissa sur la berge et s'assit au bord de l'eau. Elle-même s'adossa à un tronc d'arbre.

-Tu me dois un gage.

-Ben vas-y, accouche.

Il se tourna vers elle, la fixa droit dans les yeux. Il n'y avait pas tellement de tendresse, dans ses yeux, peut-être même pas de l'amitié, juste de la détermination. Beaucoup de détermination. Il devait avoir appris l'attitude au travail.

-Ton gage, c'est de venir à la réc... la fête que je donne dans trois semaines.

-La quoi ? La fête ? Tu donnes une fête ? Tu veux que je débarque à ta fête ? Mais ça ne va pas !

Gabrielle était terrifiée. Qu'est-ce qui lui prenait, à cet imbécile ? Il donnait une réception dans cette espèce de mini-palais qui lui tenait lieu de maison et il voulait qu'elle y vienne ? De quoi aurait-elle l'air, tiens ?

-Non mais, t'es pas bien, Alex ? Ta fête, c'est celle que tu fais à chaque pont de mai, hein ? Ce truc qui ameute la moitié de la région, avec des paquebots à pneus qui traversent le village, des pelletées de bouquets et la moitié des greluches de la Croisette qui débarquent dans ce trou perdu ? Et tu veux que j'y mette les pieds ? Pourquoi ? C'est une soirée déguisée ? Il te manque une paysanne pour le spectacle ?

Il fit un grand geste agacé.

-Oh, tu as bientôt fini avec ton syndrome femme du peuple ? Tu es pénible, franchement ! Je ne vois pas ce qui t'empêche d'en être ! Tu viens avec une robe correcte, tu t'amuses, tu danses un peu et tu repars ! Qu'est-ce qui te paraît insurmontable ?

Elle eut un petit rire triste. C'était bien son genre de ne jamais admettre la vérité quand elle le gênait. Alex était d'une grande intelligence, mais pour comprendre il faut en avoir envie, et son ami était comme Fabrice : il s'obstinait bêtement à nier leur différence. Si ça pouvait lui faire plaisir ! Mais elle n'en paierait pas le prix.

-Alex.

Gabrielle lui saisit la main. Elle voulait toute son attention, et de plus, pour prononcer certaines vérités, il valait mieux y aller un peu en douceur.

-Alex, c'est très gentil de m'inviter, mais je ne tiens pas à venir.

Il ouvrit la bouche, furieux, et elle l'interrompit avant qu'il se lance dans une de ses tirades dont il avait le secret.

-Laisse-moi terminer. Je n'y tiens vraiment pas. Vraiment pas du tout. Tu vois, ce genre de réception, ça ne me fait pas rêver. Tes invités, ce sera sûrement l'élite. Qu'est-ce que j'aurais à leur dire ? Qu'avons-nous en commun, dis-moi ? Comment veux-tu que je tienne une conversation avec eux ? Je vais terminer la soirée dans un coin sur une chaise, à m'empiffrer au buffet pour m'occuper ! Ce sera l'expérience la plus humiliante de toute ma vie, et tu crois que j'ai envie d'y être ?

Il la fixait, obstiné, mâchoire serrée, lèvres pincées.

-Pourquoi faut-il toujours que tu ressortes les mêmes arguments éculés ? Chaque fois que j'ai essayé de te convier à quelque chose, tu t'es toujours arrangée pour refuser ! J'en ai assez !

-Alex, tu n'es pas raisonnable. Tu peux toujours descendre dans mon monde. Aller nager dans un étang, et grimper dans les arbres pour manger des fruits. Mais l'inverse n'est pas possible. Je ne peux pas monter dans tes sphères à toi. Ce n'est pas mon univers. Je connais ma place, et je sais y rester. Et au moins, ça me fera moins mal.

Elle n'ajouta pas « quand tu t'apercevras enfin qu'on n'est que des bouseux, moi et mon frère. » Cela arriverait un jour ou l'autre, c'était inévitable. C'était une chose de l'aimer, ça, elle n'avait pas choisi. Mais c'en était une autre de courir joyeusement à sa perte, en le fréquentant plus que nécessaire, en s'imaginant qu'il pourrait y avoir quelque chose entre eux.

-Gaby, ton frère vient. Alors ce serait mieux que tu te décides aussi à le faire.

Elle releva brusquement la tête, éberluée.

-Fabrice ? Murmura-t-elle d'une petite voix. Mais il n'a même pas une tenue correcte !

Il lui fit un clin d'œil, en répliquant sur un ton ironique : « Je pense qu'il veut voir les « greluches de la croisette » de plus près. Tu sais, même si tu adules ton frère, je le soupçonne de nourrir quelques instincts basement masculins. »

-Imbécile.

Agacée, elle se releva, agrippa la vieille robe fleurie qu'elle portait dans les moments de détente et l'enfila avec des grands gestes brusques. Les hommes étaient stupides, et si son frère s'y mettait, comment allaient-ils faire, hein ? Comme s'ils avaient du temps à perdre à ce genre de bêtise !

Elle grommela, fixant les lanières de ses sandales : « D'accord, je viendrais. Je ne vais pas le laisser se faire bouffer par ces... sangsues ! »

Elle se retourna sans lui accorder un regard. Son ventre lui faisait déjà mal à l'idée de ce qui se profilait à l'horizon. Elle avait intérêt à se préparer psychologiquement.

C'était encore pire que tout ce qu'elle n'aurait jamais pu imaginer, songea-t-elle tristement en se jetant de tout son long dans un fauteuil en cuir. Elle se sentait si mal à l'aise qu'elle avait dû fuir les pièces principales et la foule qui l'encombraient pour se réfugier dans celle-ci, apparemment une bibliothèque. Deux immenses armoires étalaient leurs rayonnages emplis de bouquins, serrés les uns contre les autres derrière les battants vitrés.

La pièce était calme, seul le grondement assourdi de cette fête de malheur s'entendait, lointain. Gabrielle ferma les yeux, et retira ses escarpins en soupirant de soulagement. Ils l'avaient torturée depuis l'instant où elle les avait enfilés, quatre ou cinq heures plus tôt. Devinant qu'elle ne pourrait pas rivaliser avec les autres invitées, elle avait tenté la carte de l'originalité, et avait choisi une très longue robe en lin aubergine, à biais orange vif. La coupe était étrange, quoique jolie, et il était difficile d'imaginer qu'elle avait jeté son dévolu sur le vêtement moins pour en mettre plein la vue que pour le prix.

D'ailleurs, elle avait bien cru avoir réussi, un instant, quand Alex les avait accueillis. Il n'avait pas caché son admiration, et l'avait embrassé avec un brin plus de chaleur que ne l'aurait exigée la politesse. Mais elle avait bien vu les airs dédaigneux des femmes, derrière le maître de maison.

Fabrice l'avait plantée là, histoire de draguer tranquille, et Alex devait accueillir ses invités qui arrivaient en groupes compacts, dans un bourdonnement de politesse affectée. Trop gênée pour s'approcher des groupes qui se formaient, elle était restée près du buffet dans sa robe voyante, tandis que désormais elle aurait tout donné pour avoir un uniforme d'employé.

La soirée avançant, elle s'était cachée près d'une plante verte ou une autre, avait jouée la comédie de la fille qui s'amuse comme une petite folle quelques dizaines de minutes (le temps que son frère cesse de la regarder d'un air soucieux) s'était promenée dans les jardins, avait visité les dépendances.

Maintenant la lassitude l'envahissait, dans cette pièce calme, où elle pouvait reconnaître que tout ceci était un tel fiasco qu'elle en pleurerait bien de honte. Fabrice était suffisamment

insouciant pour apprécier la soirée, heureux, du moment qu'il ne rentrait pas seul, d'être un amusement de dame riche pour un soir. D'ailleurs, il devait bien exister dans cette assemblée quelques femmes qui trouveraient amusant, pour un jour ou deux, de vivre une liaison avec un paysan. Fabrice était beau, dans son genre, avec des cheveux blonds cendrés et une peau brunie par le soleil. Elles ne devaient pas en voir souvent, des types comme lui. Et le caractère de son frère, un vrai play-boy quand il voulait, ne le portait pas aux chagrins d'amour. A vrai dire, elle se fichait bien de ce qu'il ferait du reste de la soirée, du moment qu'il n'oubliait pas la capote.

Non, le poids sur la poitrine avait une autre cause. A voir ainsi son béguin d'enfance, son Alex, passer de groupe en groupe, charmeur mais sûr de lui... Qu'avaient-ils donc en commun ?

Loin au fond de son cœur, si bien caché qu'elle n'avait pu le débusquer jusqu'à ce soir, il subsistait l'espoir d'une Cendrillon dont le prince va enfin découvrir l'existence. C'était profondément ridicule, mais il avait persisté, ce sentiment. Jusqu'à ce soir. Ce soir ou elle avait pu se comparer à ses... connaissances ? Pour ce qu'elle en savait, il avait pu coucher avec ces poupées pomponnées vingt ou trente fois !

Gabrielle observa ses pieds douloureux. Elle était ridicule. De quel droit se mêlait-elle de sa vie, il ne s'était jamais rien passé entre eux. Et une larme coula sur sa joue. Cela aussi, elle le regrettait.

La porte s'ouvrit, et un jeune homme beau à tomber entra. C'était l'incarnation parfaite d'une publicité pour parfum, le genre mâle-mais-pas-trop, mâchoire carrée et bouche (presque) trop grande. Il était sanglé dans un costume, certainement sur mesure, très certainement hors de prix. Mais il n'avait pas l'assurance de tous les hommes qu'elle avait vus à cette réception.

Lui, la fixait avec un air indécis, hésitant sur le pas de la porte.

-Je peux entrer ?

Elle baissa la tête et l'invita d'un geste vague de la main. Elle n'avait pas du tout envie d'un spectateur, mais il ne lui avait pas franchement laissé le choix. Elle s'apprêta à s'enfuir sur la terrasse, glissa les pieds dans ses chaussures en grimaçant.

-Je suis désolé de vous déranger. Mais je n'en peux plus de ce raout, c'est trop.

-Oh, moi aussi, et d'ailleurs je vais partir, acquiesça Gabrielle, espérant se débarrasser du pot de colle.

-Vous ne dormez pas ici ? Vous n'allez pas rentrer sur Paris à cette heure-ci tout de même ?

Il avait l'air sincèrement inquiet, ce qui ne fit que l'agacer. De quoi se mêlait-il ? Elle répondit féroce : « Non, j'élève des vaches dans le coin, c'est tout près, je rentre à pied. ».

-Sans blague ?

L'intonation admirative la fit tiquer. L'homme s'était redressé, soudain beaucoup plus attentif. « Qu'est-ce que vous faites au milieu de ces pantins de foire ? »

Gabrielle fixa son interlocuteur, abasourdie. De quoi pensait-il donc avoir l'air, lui ? Il comprit aussitôt, se mit à rire.

-Oh vous savez, tout ça, dit-il en montrant son costume, c'est du chiqué. Je ne l'ai pas payé. Moi, vous voyez, poursuivit-il en se levant et en saluant des spectateurs imaginaires, je suis un gigolo. Enfin, c'est le terme gentil. Dans le langage courant, on dit prostitué de luxe. Rien de bien méchant, mais on ne peut pas me comparer à eux, c'est sûr !

Gabrielle en resta coite, devant la façon désinvolte avec laquelle il décrivait ses activités. Il s'approcha, tendit la main.

-Sylvain Maubier, Yelo pour mes clientes.

Gabrielle se détendait peu à peu, à la fréquentation de ce drôle de type sans complexe. Et puis au moins, si ces activités étaient tout de même, hum, particulières, il était moins intimidant.

-Perdu !

-Oh non, encore !

-Ah ah ! Attention, la belle, c'est la troisième fois que tu finis toute nue !

-Chut !

Gabrielle jeta un regard nerveux autour d'elle. Ils étaient les seuls occupants de la bibliothèque, et ce depuis une bonne heure, mais que Sylvain ose prononcer ça à voix haute la rendait nerveuse.

-D'abord, c'est un strip-poker virtuel !

-Dégonflée !

Elle observa ses cartes, celles-ci semblaient la narguer dans sa main. Elle n'avait jamais eu un jeu correct depuis le début de la partie. Mais elle avait eu le nez fin, et avait refusé tout enjeu. Soudain, la porte s'ouvrit à la volée. Sursautant violemment, les deux joueurs se tournèrent vers l'intrus. C'était Alex, échevelé, le visage rouge et la chemise humide de transpiration. Jamais Gabrielle ne l'avait vu dans cet état débraillé.

-Gabrielle ! Mais qu'est-ce que tu fais là ! On te cherche partout !

Il balaya la pièce du regard. Gabrielle transposa ce qu'il voyait : deux convives assis sur le tapis, pieds nus, jouant aux cartes avec quelques coupes de champagne vides à côté d'eux. Elle rougit : ce n'était pas une façon de se tenir quand on était invité!

Abasourdie, elle l'observa passer de l'inquiétude à une expression qui aurait pu ressembler à du dédain... Jamais il n'avait eu ce visage en la regardant, ça faisait mal.

-Ça va, madame s'amuse bien ? Attaqua-t-il avec un ton grinçant. Il rajusta posément sa tenue, en continuant, sur le ton de la conversation mondaine : « Si tu n'es pas trop occupée, je te signale que ton frère est au bord de la crise de nerfs, et cela fait bien trois quart d'heures qu'il essaie de te mettre la main dessus. Aurais-tu l'obligeance de le rassurer sur ton sort ? »

Gabrielle senti la moutarde lui monter au nez. Qu'est-ce qui lui prenait, à celui-là ? Il s'était pris un râteau, pour se rappeler de sa présence avant midi ? Saisissant ses chaussures, elle murmura un adieu à son compagnon d'infortune, traversa la pièce et passa devant son hôte au pas de charge, furibonde.

Elle s'arrêta immédiatement après la porte, attendit qu'Alexandre l'eût refermé derrière lui.

-Tu peux me dire à quoi ça rime ? Qu'est-ce qui te prend d'être aussi désagréable ?

-Non, mais je rêve! Tu disparais pendant une fête, personne ne sait où tu es, je te retrouve vautrée sur le sol et la jupe pratiquement sur la taille, soûle ou peu s'en faut, accompagnée par un bellâtre à moitié déshabillé, et il faudrait que je sois calme ? Que vais-je dire à ton frère ?

Gabrielle en resta muette de stupeur. Un ange passa, le temps qu'elle retrouve ses mots.

-Excuse-moi, *Papa*, il ne me semblait pas que tu avais à dire quoi que ce soit à mon sujet à mon frère... Tu comptes lui faire un compte-rendu détaillé de mes activités nocturnes ?

Alex n'avait même pas l'air un tant soit peu contrit, ce qui eu le don de l'énerver. Il réajusta son col de chemise, affichant une mine outragée.

-Dis-donc, Gabrielle, je ne t'ai pas invitée pour que tu te laisses... culbuter dans ma bibliothèque par un... type dans son genre. Et je te signale que ses... services sont bien trop chers pour toi !

Le son de la main rencontrant une joue résonna dans le hall désert.

Gabrielle n'avait pas pu s'en empêcher devant son arrogance et sa vulgarité. Elle soutint son regard, frémissante de rage.

-Va au diable, Alex. Tu n'es pas garant ni de mes actes ni de mes fréquentations. Ce type, celui que tu viens d'insulter, c'était le personnage le plus gentil de cette fichu soirée. De tous ceux qui sont ici, et je t'inclus dedans, c'était le seul qu'on n'aurait pas pu confondre avec un requin ! Le seul que j'aurais envie de revoir ensuite, et si je veux coucher avec, c'est mon affaire, et même si je paye ! De quel droit tu te poserais en juge ? Et vu ce que tu es, tu n'as pas le droit de parler de ce type comme ça !

-Et qu'est-ce que je suis, exactement ? Siffla le maître des lieux entre ses dents, le dos raidi de colère et les poings serrés, les yeux lançant des éclairs.

Il s'était rapproché, cherchant à l'intimider par sa masse imposante. Gabrielle était trop indignée pour prendre garde à la lueur dangereuse dans ses yeux, et attaqua bille en tête.

-Tu n'es qu'un individu méprisable !

C'était trop tard pour tenter de se calmer. Elle vit Alex reculer sous le choc, blême, comme assommé par le ton de sa voix. Puis il se redressa, les yeux enflammés de colère et un sourire mauvais sur le visage. Gabrielle ferma brièvement les yeux.

L'ami semblait s'être envolé. Apparemment décidé à lui faire payer au centuple ces paroles malheureuses, il se retourna, fonça vers la porte de la bibliothèque et disparut à l'intérieur. Quelques secondes plus tard, il réapparut, tirant un Sylvain déboussolé par le bras.

D'un geste violent, il le propulsa au milieu du hall et cracha haineusement dans sa direction : « Tenez, rendez-vous utile, et ramenez-la chez elle. Je vous la laisse, puisqu'elle vous fascine tant ! Moi, j'en ai plus qu'assez de sa langue de vipère ! »

Et se tournant vers elle, qui le fixait, ébahie et blessée : « Et épargne-moi de te voir à l'avenir ! »

Sylvain le dévisagea, complètement ahuri, tandis que son ami d'enfance franchissait la porte donnant sur le salon au pas de charge. Vu son allure déterminée, peu de change qu'il revienne sur sa décision.

-Ben la vache. Qu'est-ce que tu lui as fait, à ton mec ? T'as couché avec son père ?

-C'était pas mon mec, murmura tristement Gabrielle en se dirigeant vers la porte. C'était juste un ami, et pour répondre à ta question, on s'est un peu disputé.

-Sans blague ? Juste un peu ? Sylvain lui jeta un regard incrédule, en la laissant galamment passer le perron en premier. Tu ne dis pas tout, j'en suis sûre. Si tu n'étais qu'une amie, si ce n'était qu'une dispute, pourquoi il t'a carrément jetée dehors, hein ?

C'était déjà le lever du soleil, et l'aube teintait la campagne avec de douces teintes violette. Gabrielle ne répondit pas tout d'abord, absorbée par le spectacle. La nature n'aurait pas dû être aussi belle un jour si triste.

Enfin, elle répondit, cherchant ses mots : « Je n'ai pas très bien compris. Mes paroles étaient méchantes, oui, mais pas tellement plus que d'habitude, alors... »

Puis, comme Sylvain écoutait, attentif, elle se surprit à raconter le reste, l'enfance, les premiers émois d'adolescente, sa fascination pour cet homme si différent de ceux d'ici, ses complexes, son frère...

Le petit jour les surprit tous les deux assis sur le perron tandis que Gabrielle finissait l'histoire.

Sylvain réfléchissait, pensif.

-Mouais. A mon avis, ton ami donnait plus l'impression de te faire une scène de jalousie dans les règles plutôt qu'une crise d'ego froissé. Surtout que jusqu'à présent, tu ne l'avais pas ménagé.

-Une scène de jalousie ? murmura la jeune femme avant de se mordre brutalement la lèvre. Elle n'avait pas pu cacher l'espoir dans sa voix. Sylvain la regardait d'un air navré.

-Tu sais ton problème, gamine ? T'as jamais rencontré un homme digne de ce nom dans ton bled. Un qui ne te prendrait pas pour un électroménager multifonction. Alors tu tombes raide dingue amoureuse du premier qui ressemble à un prince.

Gabrielle baissait la tête, elle se sentait misérable. Il avait parfaitement raison.

-Et tu préconises quoi ?

-Va voir du pays, putain ! Sors de ton trou ! T'en verras d'autres, des tombeurs aux sourires ultra-brite ! Tu verras, dans quelques temps, ils ne t'impressionneront plus autant !

Gaby secouait la tête en riant. « Et je fais comment, avec la ferme, mon frère, tout ça ? »

Mais Sylvain n'écoutait plus. Emporté dans l'enthousiasme du moment, il détaillait déjà leur future vie idyllique, annonçant tranquillement qu'ils prendraient une colocation à Paris, qu'elle se trouverait un job de serveuse, qu'elle enverrait ses économies à son frère, qui se débrouillerait très bien sans elle, et qu'ils allaient vivre enfin. Qu'il en avait assez lui aussi, qu'il profiterait de l'occasion pour se trouver enfin un job digne de ce nom, et que les paillettes, finalement, ne valaient pas ce qu'on perdait pour les avoir.

Gabrielle ne disait plus rien, trop attirée par le projet. Son frère avait besoin d'un brin de liberté, et elle aussi. Et la ferme nécessitait pour tourner correctement plus d'argent que de main d'œuvre. Jusqu'à présent, aucune opportunité ne s'était présentée, mais peut-être qu'elle devait choisir celle-ci.

Elle avait déjà passé vingt-cinq ans recluse dans une ferme, et perdu presque autant de temps à attendre un homme qui ne lui offrirait plus rien, même pas une poignée de main. Il était temps de partir.

Paris, cinquième arrondissement

-Ah, la vache, mes pieds !

Gabrielle s'effondra dans le canapé disloqué qui ornait leur minuscule salon. Dix heures par jours d'aller-retour terrasse-cuisine, ce n'était pas humainement possible. Mais les pourboires allaient permettre d'envoyer encore un autre chèque à Fabrice. C'était le deuxième du mois, et elle n'était pas peu fière de la performance !

Sylvain s'écroula à côté d'elle, guère plus en état.

-Rappelle-moi pourquoi je fais ce job à la place de me prélasser dans un palace avec l'argent d'une quelconque greluce ?

Gaby ferma les yeux en souriant. Elle entendait si souvent le refrain ! Mais la réponse n'avait pas beaucoup varié non plus.

-Parce que t'en avais assez de coucher pour un argent dont tu ne pouvais pas profiter à fond.

-Pas faux, soupira son compagnon. Mais j'aimais bien le caviar, moi. Maintenant, comment veux-tu que j'en vois même l'ombre ? dit-il en désignant l'appartement.

La jeune fille acquiesça. C'est sûr, ce n'était pas bien reluisant. Mais enfin, c'était chez eux, et puis au moins, ils parvenaient à faire quelques économies, qui pouvait en dire autant en habitant à Paris ?

-En parlant d'habitation lamentable, dans deux semaines, c'est le pont de Pâques, tu comptes rentrer chez toi ?

Déjà presque un an qu'ils avaient débarqués dans la capitale. Craignant de flancher, elle était partie en laissant simplement un mot sur la table. Faire de vrais adieux à son frère aurait été trop difficile. Alors elle s'était sauvée comme un voleur, n'attendant même pas qu'il revienne de la réception. Maintenant, c'était difficile de revenir. Elle avait l'impression d'être le fils prodigue.

-Peut-être. Genre retour aux sources, ce serait pas mal. Et puis, je ne l'aurais jamais cru, mais ça me manque. Les vaches, la campagne, tout ça...

Au début, son frère l'avait submergé de lettres lorsqu'elle lui avait enfin communiqué sa nouvelle adresse. Les premiers courriers naviguaient entre consternation et exaspération. Il avait même menacé de venir la chercher. Puis il s'était résigné, et ensuite n'avait plus protesté du tout quand elle avait réussi à lui envoyer de l'argent. Il en avait bien besoin pour faire tourner l'exploitation, et il n'était ni assez fier ni assez bête pour le nier. Sylvain lui avait même prêté une petite somme, avec ce qu'il avait revendu de « sa vie d'avant » comme il disait.

Fabrice n'avait jamais rien dit à propos de ce qui aurait pu la pousser à partir. Rien non plus à propos d'Alex, dont elle n'avait plus eu de nouvelles depuis son départ.

Alex. Elle se força à penser à autre chose. Elle était encore amoureuse de lui, mais jamais cela n'avait été réciproque, et il était temps qu'elle l'admette.

Malgré tout le dédain qu'elle affichait pour lui (et sa fichue fortune), elle aurait bien voulu qu'il l'aime. Leur différence sociale en serait devenue dérisoire. Mais voilà, il ne l'aimait pas, et d'ailleurs, ils n'étaient même plus amis.

Comme quoi, on pouvait peut-être conclure qu'elle n'était pas une femme vénale, grogna-t-elle.

Sylvain, qui n'avait pas compris ses paroles, la regarda d'un air perplexe.

Lisle-en-Rigault, Meuse

Gabrielle ne parvenait pas à franchir les derniers mètres. Elle restait au bord de la route en dansant d'un pied sur l'autre, indécise, fixant la ferme des yeux.

L'habitation avait changé. En bien. Semble-t-il, son frère n'avait pas besoin d'elle pour diriger l'exploitation. La ferme était mieux tenue, et ne dégageait plus cette impression de décrépitude qui rendait les lieux si tristes auparavant.

Elle soupira. Elle aurait bien voulu revenir, entendre qu'elle était indispensable à quelqu'un, mais apparemment ce n'était plus vrai. Enfin, ce n'était pas comme si elle n'avait pas choisi de partir. C'était un peu tard pour se plaindre.

Elle redressa les épaules, et entra dans la cour d'un pas décidé, puis se dirigea vers la maison en entendant un sifflotement dans la cuisine. La fenêtre était ouverte, elle passa donc la tête, pressée de surprendre Fabrice qu'elle n'avait pas prévenue de son retour.

Son frère était bien assis à la table, mais c'était Alex qui était au fourneau et remuait quelque chose dont l'odeur s'apparentait au bœuf bourguignon. Assez perturbée par la scène, elle s'exclama : « Vous vous êtes mis en ménage ? ».

Alex se retourna vivement, aspergeant les murs de sauce, et Fabrice sursauta si violemment qu'il faillit tomber de sa chaise. Ils restèrent un instant bras ballant, la contemplant d'un air incrédule, puis Gabrielle, agacée par leur manque de réaction, enjamba la fenêtre. Entre temps, Fabrice s'était ressaisi et elle atterrit dans ses bras, tandis qu'il la serrait à étouffer.

Les effusions passées, son frère commença à lui raconter toutes les nouvelles du coin depuis un an. Gabrielle s'était assise à la table en face d'un thé. Alex était retourné à ses fourneaux, mais il n'accordait plus que des coups d'œil distrait au bœuf et la fixait le reste du temps, le front plissé.

Il avait changé. Plus de costume, ni de cravate, juste un jean, d'ailleurs bien abîmé, et un polo qui avait connu des jours meilleurs. Gaby ne pouvait s'empêcher de s'interroger sur les raisons de cet accoutrement si différent de ses habitudes, et elle finit par poser la question. A sa grande surprise, ce fut Fabrice qui eut l'air le plus gêné.

-Euh, c'est parce que, euh... Il m'aide un peu à la ferme pendant ses jours de congés, alors, je lui ai prêté des fringues...

Gabrielle manqua de s'étouffer avec la boisson. Horrifiée, elle contempla tour à tour son frère et Alex, muette de stupeur. Puis finalement, les mots finirent par sortir.

-Tu... tu as demandé à Alexandre Guillot-Sancy de s'occuper d'un troupeau de vaches ?

Une voix exaspérée lui répondit : « Oh, ça va, hein, Souris! Je sais tenir une fourche ! »

-Mais ce n'est pas ce que je voulais dire, Alex... c'est juste que... vraiment, quand on a ta position... Enfin, quoi ! Ça me fait le même effet que voir le président devenir balayeur, voilà !

Gabrielle n'était pas sûre d'expliquer sa réaction correctement. Simplement, qu'il travaille ici, même occasionnellement, l'intégrait dans son monde à elle, le monde des agriculteurs et des gens normaux. Et il y semblait trop à l'aise pour sa tranquillité d'esprit. Comment allait-elle

bien pouvoir faire pour rester lucide, maintenant ? Comment ne pas rêver à un avenir improbable, quand l'obstacle qu'elle dressait entre eux s'écroulait si facilement ? Incapable de soutenir son regard furibond, elle replongea le nez dans sa tasse.

Son frère se leva, fuyant le conflit qui s'annonçait, bredouilla quelque chose à propos d'un veau, et s'esquiva avec courage du champ de bataille.

Gaby resta là, trop gênée pour relever la tête. Elle le sentit s'approcher, s'adosser à la table.

-Alors, Gaby, qu'as-tu fait pendant tout ce temps ?

Le ton était doux. Comme si jamais un jour il ne lui avait jeté à la face qu'il ne voulait plus la voir. Elle frissonna. Elle n'avait pas envie qu'il soit tendre, elle n'était pas sûre d'y résister.

-Ben. J'ai bossé, quoi.

Il y eut un petit rire au-dessus d'elle.

-Oui, j'ai vu ton frère fier comme un pou devant son compte en banque que tu lui renflouais. A propos, je ne savais pas qu'un serveur pouvait gagner autant. Tu bosses aux Champs-Élysées ?

Gênée, elle se tortilla sur sa chaise, souhaitant de tout son cœur pouvoir échapper à l'interrogatoire qui s'annonçait.

-Ben non, mais je travaille pas mal, autant être montée à Paris pour quelque chose.

-Tu as maigri.

Gabrielle se figea et ne répliqua pas, inquiète devant le tour que prenait la conversation. La discussion devenait intime, comme s'il s'agissait des retrouvailles de deux anciens amants qui se seraient perdus de vue depuis trente ans.

-Et comment va le jeune homme avec lequel tu es partie ?

Elle lui jeta un regard, intriguée par le ton de la voix. Il fixait le mur, apparemment absorbé dans l'examen de la peinture écaillée.

-Sylvain ? Bah, il est resté là-bas.

-Il te traite bien, au moins ? Il la fixa avec une moue. On n'a déjà pas l'impression qu'il te nourrisse correctement.

Gabrielle était complètement désorientée. Pensait-il que Sylvain était son compagnon ?

-Euh, Alex, tu sais, il n'est pas chargé du bien-être de ma personne... Ce n'est pas mon copain, enfin, ce n'est pas mon petit compagnon, quoi... Bref, on ne couche pas ensemble ! Tu vois ?

Jamais elle n'avait eu autant de mal à s'expliquer, sans doute parce que jamais elle n'avait autant désiré qu'il la croie.

-S'il n'est pas ton compagnon, grommela-t-il, qu'est-ce qu'il est ? Un passe-temps ? Le ton devint rude. Tu vis avec, bon D... Sapristi.

-Ben tiens, et est-on obligé de coucher avec tous les types qui dorment dans le même lieu que vous ? J'espère bien que non !

-Est-ce que tu peux arrêter de raconter des horreurs et répondre à ma question ?

Elle le fixa d'un air buté.

-Mais tu ne m'as posé aucune question.

Soudain il hurla : « Est-ce que tu COUCHES avec ce type, oui ou MERDE ? ».

Gabrielle, sidérée par le langage et la violence qu'il contenait à grand peine, le regarda bouche bée. Et puis, que répondre ? Allait-il la croire avec un simple « non » ? Mais elle ne pouvait pas non plus ne rien répondre, alors qu'il attendait qu'elle parle avec tant de... d'intérêt ? Qu'est-ce que ça pouvait lui faire, après tout ? Avait-il enfin décidé qu'elle ne lui était pas indifférente ?

-Non. C'est mon colocataire. Point. C'est un gars très sympa, mais c'est tout.

Gabrielle répondait beaucoup plus doucement qu'elle ne l'aurait souhaité. Leur dernière discussion et les conséquences de paroles prononcées sous l'effet de la colère, étaient encore bien gravées dans son esprit. Pas question de recommencer.

- Alex, pour un peu, on te croirait jaloux.

-Et qu'est-ce que je pourrais ressentir d'autre? Hurla t-il, le regard enflammé. Presque dix ans ! Dix ans à attendre que tu daignes me considérer comme autre chose qu'un gentil copain trop riche ! Et tu tombes dans les bras du premier imbécile venu ! Alors que tu le connaissais depuis deux minutes ! Dis-moi donc comment je dois le prendre !

Gaby se força à respirer lentement, profondément, pour ne pas lui sauter à la gorge. Elle mourrait d'envie de l'étriper, cet imbécile.

-Je viens juste de te dire que je n'ai jamais rien fait avec lui.

-Ça ne change rien, souffla-t-il doucement avec la plus parfaite mauvaise foi.

Son air soulagé démentait complètement ce qu'il venait de dire, mais il continua tout de même.

-Il a quand même reçu dix fois plus que ce dont je n'aurais jamais osé rêver. Lui, il vit avec toi. Il bosse avec toi, il te voit tous les matins, tous les soirs, et il dort à côté, et alors oui, je suis jaloux.

Ce benêt d'Alex la regardait maintenant avec un air de chien battu, genre, elle était vraiment une femme sans cœur. La seule idée d'être restée à se morfondre dans son coin pendant des années parce qu'il n'avait pas eu le courage de lui dire quoi que ce soit la mettait dans une rogne ! Non mais, avait-on déjà vu un tel idiot ! Et il avait en plus le toupet de se plaindre !

-Et ça t'aurais tué de me le dire plus tôt ?

Alexandre lui jeta un regard anxieux devant son ton hargneux.

-Tiens, tu n'avais jamais de mot assez dur pour me parler, et il aurait fallu que je te dise que je t'aime ! Franchement, ce n'est pas réaliste.

Gaby se figea.

-Oh, Alex, vraiment tu exagères !

-Quoi, qu'est-ce que j'ai fait encore ?

-Tu n'as pas honte de me faire une déclaration comme ça au beau milieu d'une dispute en règle ! Répète-le !

Il la regardait maintenant avec un sourire vindicatif. A coup sûr, ce personnage allait lui en faire baver avant d'avouer quoi que ce soit.

-Non.

Elle s'appuya contre lui, la poitrine pressée contre son torse, souriant en tentant d'avoir l'air séductrice. Elle se sentait ridicule, mais il déglutit avec peine et soudain elle eut l'impression d'être plus puissante que toutes les femmes du monde réunies.

-Tu répète ? Souffla-t-elle en entortillant ses doigts dans son col.

-Non, rétorqua-t-il avec un sourire canaille. Il semblait apprécier le jeu. Mais elle moins, parce que attendre encore deux minutes cette phrase dont elle rêvait depuis dix ans, c'était trop.

-Alex, murmura-t-elle en papillotant des yeux. Soit tu répètes, soit je te chatouille jusqu'à ce que mort s'ensuive.

-Je t'aime.

-Ben voilà. Ce n'était pas si difficile, non ?

Puis elle l'embrassa, parce qu'il allait encore dire une bêtise.

Et Gaby se jura bien que cette fois-ci, il allait finir dans son lit, et puis dans sa vie aussi. Puis ils auraient des enfants, des petits-enfants, un chat et un chien, et un PEL, comme toutes les familles françaises qu'on voyait à la télé.

Enfin, pour le PEL, ce n'était peut-être pas nécessaire ? On verrait.